



*Des vérités cachées*

Ann CLEEVES

ISBN : 978-2-266-18873-8

N° 13794

Prix : 7,30 €

---

## 1

Julie descendit tant bien que mal du taxi et le regarda s'éloigner. Devant le portillon elle s'arrêta pour reprendre contenance. Mieux valait ne pas s'afficher ivre après avoir tant fait la leçon aux enfants. Les étoiles tournoyaient et s'abîmaient dans le ciel et elle avait la nausée. Mais elle s'en fichait. Elle avait passé une excellente soirée, la première avec les filles depuis des lustres. Même si ce n'était pas grâce aux filles que ces moments avaient été excellents, se dit-elle, et elle s'aperçut qu'un grand sourire béat lui fendait le visage. Heureusement qu'il faisait noir et que personne ne pouvait la voir.

À la porte elle s'arrêta de nouveau et chercha sa clef à tâtons au milieu des eye-liners, mouchoir taché de rouge à lèvres et menue monnaie jetés pêle-mêle au fond de son sac. Ses doigts trouvèrent le coin de carte déchiré au bar. Un numéro de téléphone et un nom. *Appelle-moi vite*. Suivi d'un petit cœur. Le premier homme qu'elle touchait depuis Geoff. Elle sentait encore sa colonne sous ses doigts quand ils dansaient. Dommage qu'il ait dû partir si tôt.

Elle referma son sac et écouta. Rien. Le silence était tel que la musique de la soirée lui bourdonnait dans les oreilles de manière assourdissante. Se pouvait-il que Luke dorme? Laura était capable de ronfler comme un sonneur, mais son frère n'avait jamais réussi à prendre le pli. Même maintenant qu'il avait arrêté l'école et que rien ne l'obligeait à se lever le matin, il était généralement le premier debout. Julie poussa la porte d'entrée et tendit l'oreille tout en glissant ses pieds hors des chaussures qui la blessaient depuis qu'elle était sortie du métro, des heures plus tôt. Bon sang, elle n'avait pas dansé comme ça depuis ses vingt-cinq ans. Aucun bruit. Pas de musique, pas de télévision, pas de bip d'ordinateur. Ouf ! soupira-t-elle. Ouf et trois fois ouf ! Elle avait envie de dormir et de faire des rêves coquins. Dans la rue, une voiture démarra.

Julie alluma la lumière. La clarté lui transperça le crâne et la nausée l'assaillit. Elle laissa tomber son sac pour se ruer aux toilettes à l'étage, trébucha en chemin. Pas question de vomir sur la moquette neuve de l'entrée. La salle de bains était fermée, un rai de lumière filtrait sous la porte. Du placard-séchoir provenait le léger gargouillis caractéristique du ballon d'eau chaude en train de se remplir. Évidemment, quoi de plus typique ? Il fallait des heures pour persuader Luke de se doucher le matin et voilà qu'il décidait de prendre un bain au milieu de la nuit. Elle frappa, mais sans précipitation. La nausée était passée.

Luke ne répondit pas. Il devait être dans une de ses phases de mauvaise humeur. Elle avait

beau savoir qu'il n'y pouvait rien et qu'il fallait être patiente, Julie avait parfois envie de l'étrangler quand il devenait bizarre. Elle traversa le palier pour pousser la porte de la chambre de Laura. En regardant sa fille, elle se sentit soudain fondre, se dit qu'elle devrait s'efforcer de passer plus de temps avec elle. Quatorze ans, c'était un âge difficile pour une fille et dernièrement Julie avait été tellement accaparée par Luke que Laura lui semblait presque étrangère. Elle avait poussé sans que sa mère s'en aperçoive. Allongée sur le dos, ses cheveux hirsutes paraissant plus noirs encore sur l'oreiller, elle ronflait légèrement, la bouche ouverte. C'était la mauvaise période pour le rhume des foins. Julie s'aperçut que la fenêtre était ouverte et, malgré la chaleur, la referma pour empêcher le pollen d'entrer. Le clair de lune inondait le champ récemment fauché derrière la maison.

Elle retourna à la salle de bains et tapa sur la porte du plat de la main.

— Hé, tu comptes passer la nuit dans ton jus ?

Au troisième coup, la porte s'ouvrit. Elle n'était pas fermée à clef. Il flottait un parfum d'huile de bain, lourd et sucré, que Julie ne reconnut pas. Les vêtements de Luke étaient proprement pliés sur le couvercle des W-C.

Il avait toujours été très beau, déjà bébé. Beaucoup plus beau que Laura, ce qui paraissait injuste. C'étaient ses cheveux blonds sur ses yeux sombres, ses longs cils noirs. Julie le dévisageait, immergé dans l'eau du bain, ses cheveux remontant comme des algues vers la surface. Elle ne pouvait pas voir son corps à cause des fleurs. Elles flottaient sur l'eau parfumée. Seulement les capitules, sans tiges ni feuilles. Il y avait de ces grandes marguerites qui poussaient dans les champs quand elle était petite. Des coquelicots trop ouverts, leurs pétales rouges maintenant translucides. Et d'énormes fleurs bleues, qu'elle avait déjà vues dans des jardins du village, mais dont elle ignorait le nom.

Elle avait dû pousser un hurlement. Elle l'entendit comme si le son était venu de quelqu'un d'autre.

Pourtant Laura dormait toujours et il fallut la secouer pour la réveiller. Les yeux de l'adolescente s'ouvrirent soudain, tout ronds. Elle parut terrifiée et Julie se retrouva en train de marmonner, tout en sachant qu'elle mentait : « Tout va bien, ma chérie. Tout va bien. Mais il faut te lever. »

Laura balança ses jambes hors du lit. Elle tremblait, pas vraiment réveillée. Julie l'enlaça et la soutint pendant qu'elles descendaient l'escalier en trébuchant.

Elles s'arrêtèrent ainsi, chacune étreignant l'autre, sur le perron de la maison voisine, et leur silhouette projetée par le lampadaire évoqua à Julie une course folle à trois jambes. Une de ces tournées des bars qu'affectionnaient les étudiants. Elle appuya sur la sonnette jusqu'à ce que la lumière s'allume à l'étage, que des bruits de pas résonnent et que quelqu'un soit là pour partager le cauchemar.

(...)

### 3

Julie n'arrivait plus à s'arrêter de parler. Elle savait qu'elle était ridicule, mais les mots déferlaient et la grosse femme enfoncée dans le fauteuil club que Sal avait acheté en solde l'année précédente l'écoutait sans broncher. Sans prendre de notes, sans poser de questions. Elle l'écoutait, simplement.

— C'était un bébé facile. Pas comme Laura. Elle, ç'a été un vrai choc après Luke. Une petite demoiselle exigeante, toujours à dormir ou à pleurer ou avec un bib dans le bec. Luke était... Julie s'interrompit, cherchant le mot juste. La grosse inspectrice n'intervint pas, lui laissa le temps de réfléchir.

— ... calme, paisible. Il pouvait rester éveillé toute la journée à regarder les ombres au plafond. Il a parlé assez tard mais entre-temps, j'avais eu sa sœur et la puéricultrice pensait que c'était pour ça. Je veux dire : Laura était si éveillée, elle me pompait tellement de temps et d'énergie que Luke s'était retrouvé en plan. Pas de quoi s'inquiéter, disait la puéricultrice. Il rattraperait son retard dès qu'il commencerait à aller à la garderie. Geoff vivait encore avec nous, mais il travaillait souvent loin. Il est plâtrier. Il y a plus d'argent dans le Sud alors il passait par une agence et s'est retrouvé à bosser à Londres, à Canary Wharf... Ça me donnait pas mal de pain sur la planche, deux enfants en bas âge et pas d'homme à la maison.

À ces mots son interlocutrice finit par réagir, hochant discrètement la tête pour montrer qu'elle comprenait.

— J'ai commencé à le mettre à la garderie du village. La première fois il n'a pas voulu rester, les assistantes ont dû me l'arracher des bras et quand je suis revenue une heure plus tard, il pleurait toujours. Ça m'a brisé le cœur, mais je me suis dit que c'était pour son bien. Il avait besoin de compagnie. La puéricultrice m'a confortée dans l'idée que c'était le mieux à faire. Et effectivement, il a fini par s'habituer. Ou du moins, par y aller sans hurler. Sauf qu'il me regardait toujours avec ces yeux... Sans un mot, mais son expression disait : « M'oblige pas à y aller, Maman. Je t'en supplie. »

Julie était assise par terre, le menton sur les genoux et les bras autour des jambes. Elle leva la tête vers l'inspectrice, qui la regardait toujours et attendait. Il lui apparut soudain que cette femme, forte et solide comme un roc, avait peut-être connu la tragédie elle aussi. Que c'était pour ça qu'elle était capable de l'écouter sans émettre ces onomatopées compatis-santes débiles que Sal et le docteur lui avaient servies. Cette femme savait que rien de ce qu'elle pourrait dire ne saurait arranger les choses. Mais Julie n'avait que faire de la tristesse de l'inspectrice et cette pensée ne fut que fugitive. Elle reprit son histoire.

— C'est dans ces eaux-là que Geoff est revenu de Londres. Il a dit que le chantier était terminé, mais j'ai su par un de ses collègues qu'il avait eu des mots avec le chef d'équipe. Il bosse bien, Geoff, alors il ne faut pas le chauffer. Ç'a été un moment difficile pour lui. Il n'a jamais été du genre à se tourner les pouces et il était habitué à gagner beaucoup d'argent. Il m'a installé une nouvelle cuisine et il a refait la salle de bains. Vous ne pouvez pas imaginer l'état de la maison quand on a emménagé. Mais l'argent a fini par manquer...

Sal avait préparé du thé. Dans une théière, et non avec des sachets dans les mugs comme Julie le faisait toujours. Julie se resservit. Pas qu'elle en ait envie, mais ça lui donnait le temps de réfléchir à ce qu'elle voulait dire.

— Ç'a été une sale période. Geoff n'était pas habitué aux enfants. Quand il bossait à Londres, il ne passait qu'un long week-end par mois à la maison. Alors c'était toujours tout nouveau tout beau pour lui. Il les traitait comme des rois, les couvrait de cadeaux. On se montrait tous sous notre meilleur jour. Et tous les soirs Geoff sortait boire avec ses copains au pub. Mais quand il est revenu pour de bon, ça ne marchait plus comme ça. Vous savez ce que c'est. La layette qui sèche sur le radiateur, les jouets partout, les couches sales... Il lui arrivait de perdre patience, surtout avec Luke. Laura lui faisait rissette et savait se faire bien voir. Luke, lui, il était dans sa bulle. Geoff ne l'a jamais frappé. Mais il le houspillait et ça lui faisait tellement peur qu'on aurait cru qu'il avait été battu. Moi aussi, je les grondais tout le temps, mais ils savaient que ce n'était pas vraiment sérieux. Ils finissaient toujours par obtenir ce qu'ils voulaient, de toute façon. Avec Geoff, c'était différent. Même moi, j'avais peur.

Elle se tut un moment, repensant à Geoff et à ses accès de colère, à la morosité qui planait dans la maison après ses emportements. Mais elle ne put garder longtemps le silence et les mots déferlèrent à nouveau.

— Luke n’a posé aucun problème à la maternelle. Il avait même l’air content d’y aller. Peut-être qu’il s’y était habitué, parce que la garderie se trouvait dans le même bâtiment. Il avait une maîtresse adorable en première année, Mme Sullivan. C’était comme une grand-mère pour les enfants, elle les faisait asseoir sur ses genoux pour leur apprendre à lire. Elle m’a avertie qu’il avait des problèmes. Rien de grave, mais il valait mieux le faire examiner. Elle voulait qu’il voie un psychologue. Mais soit on n’avait pas les moyens, soit la liste d’attente était trop longue, et ça ne s’est pas fait. Geoff soutenait que le seul problème de Luke, c’était la paresse. Et puis il nous a quittés. Soi-disant qu’on lui tapait sur les nerfs. Qu’on le déprimait. Mais je savais très bien qu’il avait une liaison avec une infirmière du Royal Victoria. Ils ont fini par s’installer ensemble. Ils sont même mariés maintenant.

Elle s’interrompit de nouveau. Pas parce qu’elle n’avait plus rien à dire, mais pour reprendre son souffle. Elle pensait que Geoff savait depuis le début que quelque chose n’allait pas chez Luke. Ça se voyait aux regards soupçonneux qu’il lui lançait quand il jouait. Il ne voulait pas l’admettre, voilà tout.

Il était huit heures et demie. Elles étaient toujours assises dans le salon de Sal, la voisine. Dehors le facteur passa, dévisageant le flic qui se tenait devant la porte de Julie. Un peu plus bas des enfants en route pour l’école se couraient après.

La grosse inspectrice se pencha en avant, non pas pour la pousser à continuer, mais plutôt pour lui montrer qu’elle pouvait attendre, qu’elle avait tout son temps. Julie avala une gorgée de thé. Elle ne raconta pas à la femme flic comment Geoff regardait Luke. Au lieu de cela, elle avança d’un an dans son récit.

— Les crises ont commencé vers l’âge de six ans. Elles survenaient à l’improviste et étaient incontrôlables. Maman disait que c’était ma faute parce que je le gâtai. Il n’était plus dans la classe de Mme Sullivan à ce moment-là, mais c’était la seule de l’école à qui je puisse vraiment parler. Pour elle, c’était de la frustration. Il n’arrivait pas à s’exprimer très clairement et faisait d’énormes efforts pour apprendre à lire et à écrire, alors tout à coup c’était trop, il explosait. Une fois, il a poussé violemment un gamin qui l’asticotait. Le gosse a trébuché et s’est ouvert le crâne en tombant par terre. Il a fallu faire venir une ambulance et je vous laisse imaginer l’ambiance en l’attendant à la sortie de l’école ce jour-là – toutes les autres mamans qui me montraient du doigt en murmurant. Luke était sincèrement navré. Il voulait aller le voir à l’hôpital, et quand on y réfléchit, c’était tout de même l’autre qui l’avait cherché en se moquant de lui. Aidan, il s’appelait. Aidan Noble. Sa mère a très bien réagi, mais son père est venu s’en prendre à nous jusqu’ici. Il a hurlé sur le pas de la porte pour que toute la rue l’entende.

« Le directeur m’a convoquée. M. Warrender. Un petit bonhomme grassouillet avec des espèces de cheveux clairsemés qui ne suffisaient pas à cacher sa calvitie. Je l’ai vu en ville l’autre jour et je ne l’ai pas reconnu tout de suite – il est passé à la perruque. Il n’a pas été méchant. Il m’a même offert une tasse de thé et tout. Il m’a expliqué que Luke avait des problèmes comportementaux et qu’il n’était pas sûr que l’école puisse le prendre en charge. Je me suis lamentablement effondrée. J’ai fondu en larmes. Puis je lui ai répété l’explication de Mme Sullivan, que c’était de la frustration et que s’ils s’étaient débrouillés pour que Luke voie un spécialiste plus tôt, il n’en serait peut-être pas arrivé là. Et M. Warrender a dû m’entendre parce que Luke a enfin vu quelqu’un. Il a passé des tests et le psy en a conclu qu’il avait des difficultés d’apprentissage, mais qu’il devait pouvoir rester à l’école moyennant une aide personnelle. Et c’est ce qui s’est passé.

Julie s’arrêta à nouveau. Elle voulait que la grosse dame comprenne ce qu’elle avait ressenti, le soulagement de savoir que les crises et les sautes d’humeur de son fils ne venaient pas d’elle. Que sa mère avait tort. Luke était différent, et cela depuis toujours. Quoi qu’elle fasse, ça n’aurait rien changé. Et son interlocutrice sembla saisir à quel point ç’avait été important car enfin elle s’autorisa à parler.

— Donc vous n'étiez plus seule.

— Et vous ne pouvez pas imaginer, enchaîna Julie, le bien que ça m'a fait.

L'inspectrice acquiesça. Mais comment aurait-elle pu se rendre compte, puisqu'elle n'avait jamais eu d'enfant ? Comment quiconque pourrait-il se rendre compte, s'il n'avait pas lui-même un enfant souffrant de troubles de l'apprentissage ?

— J'ai pu supporter qu'on parle de nous à la sortie de l'école et qu'on murmure sur l'aide particulière que recevait Luke, parce que c'était dit au grand jour et que la plupart des gens se montraient super-gentils. Il avait une auxiliaire scolaire rien que pour lui. Et il s'en sortait très bien. Enfin, il n'allait pas devenir génial tout à coup, mais il s'est donné du mal et il a fini par réussir à lire et à écrire, et même à être bon dans certaines matières. Il pigeait très vite tout ce qui touchait à l'informatique, par exemple. C'étaient de belles années. Laura allait à l'école aussi, alors j'avais un peu de temps pour moi. J'ai obtenu un poste à temps partiel à la maison de retraite du village. Mes copines n'ont jamais réussi à comprendre pourquoi ça me plaisait autant, mais j'adorais ce boulot. Je me sentais utile, j'imagine. Geoff ne s'est jamais beaucoup intéressé aux enfants, mais il était réglo avec la pension. Je veux dire : on menait une vie pas très excitante, sans vacances ni sorties délirantes, mais on s'en tirait.

— Ça ne devait pas être facile, tout de même, intervint l'inspectrice.

— Pas facile, concéda Julie, mais ça allait. Les problèmes ont repris quand Luke est entré au collège. Ses camarades ont repéré qu'il avait tendance à se laisser influencer et ils en ont profité. Ils le poussaient à faire des bêtises et c'était toujours lui qui se faisait prendre. Il a commencé à avoir mauvaise réputation. Vous devez connaître le processus par cœur, à force d'y être confrontée. La police a été appelée quand on l'a surpris à voler sur un chantier. Des tuyaux en plastique. Qu'est-ce qu'il comptait en faire ? Quelqu'un lui avait proposé quelques livres pour les chiper, mais la vraie raison n'était pas là. Il voulait qu'on l'aime. Toute sa vie, il s'est senti exclu. Il voulait des amis.

Rien de plus facile à comprendre, non ? pensait Julie. Elle-même ne savait pas comment elle aurait fait sans ses amies. Au premier incident avec Geoff elle se ruait au téléphone pour tout leur raconter. Ou leur confier ses inquiétudes quand Luke était tombé malade. Et aussi sec les filles débarquaient avec une bouteille de vin. Attirées par les potins, bien sûr, mais toujours là pour elle.

— Il avait bien un ami à part, poursuivit Julie. Thomas. Ils se sont connus au collège. Il était un peu voyou, s'attirait régulièrement des ennuis avec la police. Mais en le connaissant mieux, j'ai compris pourquoi. Il avait passé presque toute son enfance avec un père sous les verrous et apparemment sa mère ne s'était jamais beaucoup occupée de lui.

« Je n'aurais jamais choisi Thomas comme ami pour Luke, mais ce n'était pas un mauvais garçon, pas vraiment. Et apparemment, il se sentait bien ici. À la fin, il vivait quasiment avec nous. Il ne dérangeait pas. Tous les deux s'enfermaient dans la chambre de Luke, à regarder des films ou à jouer aux jeux vidéo et au moins, pendant qu'ils étaient là, ils n'étaient pas en train de voler, pas vrai ? Ou de se droguer comme beaucoup de leurs copains. Ils s'entendaient vraiment bien. Parfois ils éclataient de rire à une blague idiote et j'étais ravie que Luke ait un ami.

« Et puis Thomas est mort. Noyade. Il chahutait avec d'autres garçons sur les quais à North Shields. Il est tombé à l'eau et il ne savait pas nager. Luke était avec eux. Il a plongé pour essayer de le sauver, mais c'était trop tard.

Julie fit une pause. Dehors passa un semi-remorque chargé de balles de foin.

— Luke n'a jamais voulu en parler. Il se contentait de s'enfermer dans sa chambre pendant des heures. J'ai pensé qu'il avait juste besoin de temps pour se remettre. Faire son deuil. Il a arrêté d'aller en cours, mais il avait déjà quinze ans et aucun examen à passer, alors j'ai décidé de ne pas insister. J'en avais discuté avec la directrice de la maison de retraite, qui m'avait dit

qu'elle pourrait peut-être lui trouver une place quand il aurait seize ans, aux cuisines. Il était venu bosser avec moi quelquefois et les vieux l'aimaient beaucoup. Pourtant j'aurais dû voir qu'il avait besoin d'aide. Son comportement n'était pas normal, mais comme avec Luke rien n'était jamais normal, comment j'aurais pu m'en apercevoir ?

« Il ne se lavait plus, il ne mangeait plus, il ne dormait pas de la nuit. Parfois je l'entendais, comme s'il parlait à quelqu'un dans sa tête. C'est là que j'ai appelé le docteur. Il l'a fait admettre à St George. Vous savez, l'hôpital psychiatrique. Ils ont dit qu'il était en dépression. Choc posttraumatique. Je détestais aller le voir là-bas, mais j'étais soulagée de ne pas l'avoir à la maison. Enfin... je m'en voulais de penser ça, mais c'était vrai.

— Quand est-ce qu'il est rentré ?

Première question de la grosse femme flic.

— Il y a trois semaines et il avait l'air d'aller mieux. Vraiment. Je veux dire : il était toujours triste pour Thomas. Parfois il fondait en larmes rien qu'en pensant à lui. Et il voyait toujours le docteur en consultation. Mais il n'était pas malade. Pas maboul. Hier soir, c'était ma première sortie depuis des mois. J'en avais vraiment besoin, mais je n'y serais jamais allée si j'avais pu imaginer un seul instant qu'il ferait une chose pareille.

L'inspectrice se pencha en avant pour lui prendre la main, qu'elle couvrit de sa grande paluche.

— Ce n'était pas votre faute. Luke ne s'est pas suicidé.

Elle regarda Julie pour être sûre qu'elle l'avait entendue, qu'elle comprenait bien.

— Il était déjà mort avant d'être déposé dans la baignoire. On l'a assassiné.